

1895

CE QUE C'EST
QU'UN CURÉ

PAR

LOUIS VEUILLOT



~~122657~~

PARIS

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

35, RUE DE GRENELLE, 35

—
1877

Q'U'UN CURE

Gilbert Keefe, 1875-1934

1875-1934

Card Art. English 1875

of the Club of Art / by J. S. ... London, ...



LOUIS VEILLIOT

1885

PARIS

ÉDITION DE LA SOCIÉTÉ ANONYME

25, rue de Valenciennes

1877

101 (CAMPUS) 47069

262 (CAMPUS)

CE QUE C'EST QU'UN CURÉ *

Durant l'été de 1846, me trouvant en vacances à vingt lieues de Paris, j'entendis parler avec admiration du curé de M..., village peu éloigné de celui que j'habitais. Sans fortune personnelle, ce bon curé avait bâti son église et fondé plusieurs beaux établissements de charité. On racontait mille traits aimables de sa persévérance et de sa confiance en Dieu. Je ne les rapporte pas : il n'y a guère de diocèses où l'on ne voie pareille chose. Quel catholique ne connaît au moins un curé bâtisseur d'église, fondateur d'hospice et d'école,

* Extrait des *Historiettes et Fantaisies* (Paris, Palmé, 1 vol. in-18 jésus).

embarrassé de ses ouvriers, de ses pauvres, de ses dettes, ayant cinquante, soixante, quatre-vingt mille francs à payer, et nul autre caissier que la Providence? Ma curiosité néanmoins ne laissait pas d'être fort excitée au sujet du curé de M..... Déjà je songeais à lui rendre visite, lorsque certains indices me donnèrent lieu de croire qu'il était mon compatriote, et que je pourrais dans lui retrouver un ami d'enfance que j'avais entièrement perdu de vue à mon grand regret.

Je partis un beau matin, mon fusil sous le bras, et je me dirigeai à travers champs, du côté de M....., dont je vis, après trois heures de marche, le clocher neuf s'élever à quelque distance au milieu des bois. Le site était agréable; je m'assis, pour en jouir, sur un tertre ombragé de noyers. Mais mon repos fut court : des clameurs mêlées d'aboiements troublèrent tout à coup le silence profond de la campagne. Je me levai, et j'aperçus, dans un chemin creux, un homme vêtu de noir, qui cherchait à se défendre de deux gros chiens. Plus loin, un groupe de jeunes gars, quelques-uns assez grands, poussaient les clameurs que j'avais entendues. Ils ne retenaient pas les chiens, ils les excitaient au contraire : et ils jetaient des pierres à ce malheureux homme, qui se retirait devant eux. Je courus à son secours. C'était un prêtre. Les garnements endiablés criaient : Coac! coac! au loup! au corbeau!

J'arrivais à temps : les pierres tombaient sur le prêtre, et les chiens avaient déjà emporté un lambeau de sa soutanelle. Transporté d'indignation, je mis en joue cette mauvaise bande. Je crois que dans ma colère j'aurais fait feu, du moins sur les chiens. Le prêtre, me voyant prendre si vivement son parti, m'enlaça dans ses bras, plus effrayé de moi que de ses agresseurs. Mais ceux-ci se soucièrent peu d'engager un combat où leur artillerie n'aurait pas valu la mienne ; ils disparurent comme une volée de moineaux.

Rassuré contre toute éventualité de collision, le prêtre me tendit la main avec un sourire plein de candeur et de bonté.

— *Benedictus qui venit in nomine Domini*, me dit-il. J'allais avoir un grand besoin de vous, Monsieur..., mais vous êtes un peu trop vif.

Je ne répondis pas à sa cordialité ; je m'aperçus qu'il avait une joue en sang.

— Les misérables vous ont blessé ! m'écriai-je.

— Non, non, répondit-il ; les pauvres enfants ne m'ont fait aucun mal. Je me serai écorché par maladresse en traversant quelque haie.

— Venez avec moi, monsieur l'abbé, poursuivis-je, tout échauffé encore. Vous ne devez pas laisser outrager votre personne. Je verrai le maire et je ferai châtier ces drôles. Plusieurs sont assez âgés pour répondre de leur méchanceté.

— Ah ! que me proposez-vous ? Quand nous

allons quelque part, c'est pour porter la miséricorde, non le châtement. Vous ne gagneriez rien d'ailleurs à vous plaindre ; personne, dans leur village, ne trouverait mauvais qu'on assommât un prêtre, ... surtout moi.

Je regardai de nouveau le prêtre. Il était assez grand, un peu maigre et fatigué. Ses traits offraient un tel mélange de gravité et de simplicité, il y avait tant de rides sur son front dégarni, et tant d'innocence dans ses yeux et dans son sourire, qu'on ne pouvait guère préciser son âge ; mais cela ne devait pas éloigner beaucoup la cinquantaine. Qu'un tel homme fût haï, même habillé d'une soutane, c'était ce qu'on ne pouvait comprendre en le voyant. Je lui demandai ce qu'il avait fait à ces paysans pour exciter ainsi leur fureur.

— Pas grand'chose, me répondit-il, toujours souriant ; pas grand'chose, car je ne suis pas leur curé. Ils ont des jalousies contre ma paroisse, et ils m'accusent de vouloir les rendre dévots ; en quoi ils ne se trompent guère. Ils croient aussi que je leur jette des malélices, pour me venger de la résistance qu'ils opposent à mes désirs. S'ils perdent un mouton ou une vache, si une gelée ou une grêle leur fait du tort, cela vient de moi ; ils m'ont infailliblement vu, conjurant le ciel contre eux du haut de mon clocher, leur envoyer l'orage et retenir la pluie.

— Mais ce sont des sauvages!

— Des sauvages, voilà le mot! autrement ils ne seraient pas mauvais. Hélas! nous devons nous frapper la poitrine, nous autres prêtres, quand l'esprit des peuples tombe en ces profondes ténèbres; car c'est notre faute. Cette paroisse était gâtée, dès avant la Révolution. Le curé, riche et sceptique, se faisait aimer et mépriser en négligeant ses devoirs. Il avait sommeillé durant la paix, il apostasia misérablement à l'heure du péril, et le mystère de la colère divine lui laissa longtemps le poste qu'il livrait à l'ennemi. Lorsqu'il mourut, sans se repentir, le christianisme avait déjà péri dans son troupeau : il n'y restait plus que des superstitions et des vices. Les prêtres qui succédèrent à ce curé, ou furent chassés, ou cédèrent au mal, désormais victorieux. Ils eurent des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, des pieds et point de mouvement, une langue et point de paroles. Trop heureux d'acheter au moins la paix par de tels sacrifices! mais quels fruits espérer de cette paix de la mort? *Non mortui laudabunt te, Domine!*

— *Sed nos qui vivimus*, ajoutai-je en serrant avec une tendresse respectueuse le bras du bon prêtre.

Il me jeta un regard ravi.

— Est-ce à un vrai chrétien que je parle? Mon brave défenseur est-il de ceux *qui vivent*?

— Oui, monsieur le curé; c'est un enfant de l'Église qui vous a tiré de la main des méchants.

Sur ce mot, nouvelle explosion de joie naïve.

— Certes! s'écria le bon homme, *neque irrideant me inimici mei!* Qu'on ne m'insulte plus! je suis en mesure de soutenir le combat. Mais puisque vous êtes chrétien, mon cher monsieur, vous comprendrez pourquoi ces pauvres gens me détestent. Ils me font, à leur manière, la guerre qu'on nous fait plus ou moins partout. J'ai parlé contre les cabarets, contre le travail du dimanche, contre les mauvaises lectures, contre l'avarice. Hélas! j'ai parlé à peu près contre tout ce qu'ils font et contre tout ce qu'ils aiment, et ils m'ont pris en aversion. Ce n'est pas uniquement leur faute. Livrés à eux-mêmes, ils me toléreraient peut-être; mais le maire fait un peu l'usure, l'adjoint tient cabaret, le maître d'école vend des almanachs; ce sont les grandes influences du lieu, et elles forment l'esprit public. En outre, j'ai empêché quelques filles de ma paroisse d'épouser certains philosophes de celle-ci. Je ne pouvais faire autrement, puisque j'étais consulté; mais ils n'entrent pas dans ces considérations-là. Tous ensemble se sont coalisés contre moi, si bien que je ne m'aventure jamais par ici sans recevoir des pierres. Je vous assure qu'il faudrait de graves raisons pour m'y faire venir de nuit. En dépit de ma sorcellerie, je pourrais attraper quelque mauvais coup.

— Mais, monsieur le curé, comment vous exposez-vous à les rencontrer, même le jour?

— Que voulez-vous! il faut pourtant que je les habitue à me voir! D'ailleurs, cette fois, ils m'ont joué un tour. J'ai la confiance d'une bonne vieille de leur village : ils m'ont fait dire qu'elle était malade, et qu'elle me demandait instamment. Je ne m'y fiais pas. Néanmoins, la chose pouvait être vraie ; et puis je me suis dit : Ma démarche leur prouvera, du moins, qu'un prêtre n'hésite pas à remplir son devoir ; et si c'est un piège qu'ils me tendent, ils comprendront peut-être que je ne suis pas sorcier. Ils m'attraperont, mais j'attraperai le diable. N'est-ce pas? Me voilà parti. Je rencontre plusieurs jeunes gens sur la route, et cependant point d'offenses : mauvais signe! Je passe devant l'école, et je m'aperçois qu'on me guette : bon, je suis pris! J'étais déjà sûr de ne pas trouver ma malade, et j'apprends en effet qu'elle est aux champs. J'entre à l'église, pour prier la sainte Vierge de m'accorder sa protection. Elle n'y manque pas. Une petite fille (pauvre petit ange) vient rôder autour de moi, s'approche, me dit tout bas de m'en retourner par les vignes, et se sauve. Voyez! même dans ce méchant endroit, il y a encore de la charité. Mais moi, tout en méditant sur cette adorable Providence, qui se réserve partout des cœurs afin d'y asseoir son doux empire, j'oublie l'avertissement, j'ouvre

mon bréviaire, et je prends par distraction le chemin accoutumé. Une embuscade des enfants de l'école m'y attendait, en punition de ma sottise. Ils m'ont environné tout à coup, poussant des cris, excitant leurs chiens, lançant des pierres. Ah! c'est qu'ils ne plaisantaient pas! Heureusement la sainte Vierge, qui voulait seulement me donner une leçon de mémoire, vous avait mis en sentinelle pour les empêcher d'aller trop loin. Une petite peur et une petite égratignure, c'est payer peu le plaisir de rencontrer un bon chrétien sur cette terre infidèle.

— J'admire votre charité, monsieur l'abbé; néanmoins je ne me console pas de n'avoir pu allonger les oreilles d'un de ces garnements. Et j'aimerais à rencontrer le maître d'école, pour corriger sur sa personne tous ses écoliers à la fois.

— Bah! bah! ils ne savent ce qu'ils font. Mais voulez-vous absolument que je me venge? Ne perdez pas tout espoir. Je finirai par trouver le moyen de morigéner le grand ennemi que j'ai parmi ces gens-là, et qui n'est autre que le prince de ce monde. Ils ont fait partir leur curé, le mois dernier : un pauvre séminariste, qui tremblait d'être assassiné, et qu'ils avaient enfermé comme un lépreux dans son presbytère. Je leur en donnerai un autre de ma main. Je les ai étudiés, je sais ce qu'il leur faut, et je tiens leur homme :

un véritable saint, un apôtre à qui la sainte Vierge accorde tout ce qu'il veut ! Il les aimera tant, qu'il fera des miracles, ou il mourra ; et alors ce sera sa mémoire qui fera des miracles, et ils se convertiront sur son tombeau. La tombe aussi est éloquente et fait ses œuvres. Comment ! l'Évangile dompte les anthropophages de l'Océanie, et ces sauvages-ci, qui sont baptisés après tout, résisteraient à la charité d'un vrai prêtre ? Mais un prêtre, mon cher monsieur, un prêtre, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce même Jésus qui, montrant les chemins de la Galilée, a dit : *De ces pierres, je puis faire des enfants d'Abraham*. Il y a déjà là une bonne femme aimant et servant Dieu ; elle est seule, avec quelques petites filles peut-être. Vous pensez que ce n'est rien, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est tout ce qu'il faut. Avant quinze ans, ils auront école de frères, école de sœurs, confrérie, et le reste ; ils iront presque tous à la messe dans leur église rebâtie, et ils demanderont un vicaire, parce que le curé, réduit à se croiser aujourd'hui les bras dans cette jachère, ne pourra plus suffire à la moisson. Voilà ce que je vous promets, puisque vous êtes vindicatif.

— Dieu vous exauce, monsieur le curé ! Vos vœux sont plus chrétiens que ma colère, et vous êtes meilleur prophète que moi.

— Mon cher monsieur, le don de prophétie, que l'Esprit répandait autrefois indistinctement

sur les fidèles, est aujourd'hui le partage des saints : tout me manque pour en être gratifié. Mais celui qui voit un pommier longtemps stérile fleurir enfin au printemps, sera-t-il prophète pour annoncer que l'arbre n'est pas mort et donnera bientôt du fruit? Le peuple dont nous parlons est cet arbre : une pauvre vieille branche a reverdi, quelques petites fleurs y sont écloses, voilà le signe : je le connais, ce n'est pas la première fois que je l'observe ; et j'attends fermement la visite de Celui qui apparut à la pécheresse sous la figure d'un jardinier.

Nous avons fait un assez long chemin ; le prêtre s'en aperçut.

— Je vous détourne peut-être? dit-il. Si nous n'allons pas du même côté, permettez-moi de vous remercier de la protection que vous m'avez donnée. Je suis maintenant hors de danger. Vous voyez cette croix neuve : c'est l'entrée de mes terres, et, grâce à Dieu, je n'y manque pas d'amis.

— Je crois, dis-je, Monsieur, que nous ferons plus longtemps route ensemble. Je vais à M...

— Eh! s'écria-t-il, Dieu soit loué! Il me fait aujourd'hui grâces sur grâces. Je suis le curé de M...

— Je m'en doutais, répondis-je.

— Sans indiscretion, poursuivit le bon prêtre, puis-je vous demander chez qui vous allez, à M....?

— Je vais chez vous, monsieur le curé.

— Soyez mille fois le bien venu, mon cher défenseur. Le curé de M... n'est pas riche, et son presbytère n'est pas grand, mais on y peut encore exercer la sainte hospitalité.

— J'en profiterai, monsieur le curé. Permettez-moi de vous dire qui je suis.

Je me nommai à la façon des héros d'Homère : Un tel, fils d'un tel. Au nom de mon grand-père maternel, il ouvrit des yeux émerveillés ; au nom de mon village, il m'embrassa.

— Mais nous sommes *pays*, s'écria-t-il, et même il ne tient qu'à nous de nous croire parents. Je suis du Gâtinais aussi ; ma mère est, comme la vôtre, de Boynes, où tout le monde est cousin.

— Je possède peut-être un titre de plus à votre bienveillance. J'ai été longtemps l'ami très-intime d'un excellent jeune homme qui, je crois, est votre neveu.

Le curé me prit les deux mains, les serra fortement, et me regarda quelques moments en silence avec une expression de tendresse et de douleur dont je fus troublé.

— Hélas ! me dit-il enfin, je n'ai eu d'autre neveu que Laurent-Pierre. Est-ce de lui que vous parlez ? Il est mort, le pauvre cher enfant ! Il est mort ici, bien tristement, bien malheureusement... Mais non ; non, sa mort n'a pas été triste

et malheureuse, car elle a été chrétienne... Ah ! cher compatriote, quel souvenir réveillez-vous dans mon cœur ! Vous l'avez donc connu, vous l'avez donc aimé, ce doux Laurent ? Il était devenu un homme parfait, plein de bonté, plein de piété... Oui ! ils l'ont laissé mourir... à cause de moi... Tenez, je vous demande pardon, ne parlons plus de lui en ce moment. Ce soir ou demain, après la sainte messe, nous irons prier sur sa tombe. Nous y trouverons peut-être quelque chose de cette ineffable paix dont il jouit éternellement, je l'espère et je le crois, dans le sein du Dieu de miséricorde.

La voix du bon curé était tremblante, ses yeux se remplissaient de larmes, son visage avait pâli. Je n'osai le questionner sur l'époque et sur les circonstances de cette mort, dont il parlait avec une émotion si différente de son calme habituel. J'attendis qu'il renouât l'entretien ; et, devinant qu'il priait, je récitai moi-même quelques prières pour l'âme de mon ami.

Nous approchions de M..., qui me parut un village assez considérable, et mieux tenu que ne le sont ordinairement ceux de la contrée. A une portée de fusil des premières maisons, sur un petit calvaire en maçonnerie, s'élève une croix de pierre assez belle. Une religieuse y était à genoux, entourée de quinze ou vingt petites filles. Toutes ensemble chantaient, avec beaucoup de

charme : *O crux, ave!* Le curé salua la croix, la religieuse et les enfants.

— C'est, me dit-il, notre petite école, qui va faire la promenade du jeudi. Si nous étions arrivés au village par l'autre entrée, nous aurions rencontré un Frère avec sa bande de garçons. Avant de partir pour la promenade, ils chantent *Ave maris stella* devant une statue de la sainte Vierge.

— Je pense, dis-je, que ceux-là ne jettent point de pierres au curé?

— Ils n'en jettent plus, grâce à Dieu; mais ce n'est pas sans peine qu'ils en ont perdu l'habitude. Ils étaient pour le moins aussi attachés à cette coutume que nos amis de là-bas, et même je dois dire à leur honneur qu'ils visaient beaucoup mieux.

— Ainsi, monsieur le curé, vous avez été lapidé?

— Mainte et mainte fois... Mais, hélas! toujours en homme qui ne mérite point le martyre. Je n'en ai pas moins choisi saint Étienne pour un de nos patrons. Nous visiterons tout à l'heure sa chapelle : quelques-unes des pierres jetées sur moi tiennent leur place dans la muraille, et presque toutes y ont été placées par les mains qui les avaient lancées. Vous voyez que je suis croyable quand je dis que les fleurs annoncent les fruits. J'ai passé ici trois longues années, avant de voir, non pas une fleur éclore, mais un faible bouton

poindre sur l'arbre que j'arrosais de mes sueurs et de mes larmes. Cette paroisse était plus hostile, plus perdue encore que celle d'où nous venons. Ah ! que Dieu est puissant ! qu'il est bon ! que sa miséricorde est grande !

Nous étions dans la principale rue du village. Les habitants saluaient le curé de la façon la plus cordiale ; les petits enfants accouraient lui demander une caresse.

Nous passâmes devant l'auberge, dont l'enseigne toute neuve représentait les Trois Mages, ces antiques patrons du voyageur, qui ont découvert le nouvel homme et le nouveau monde. L'hôte, assis sur le seuil, se leva, et tira d'une main sa pipe, de l'autre son bonnet de coton. Je savais quelle est l'importance d'un aubergiste ; je félicitai le curé d'en être aux politesses avec un si gros personnage.

— Il est plus gros encore que vous ne le voyez, me dit le curé. Ce fut longtemps mon adversaire acharné. Il parlait encore contre moi dans le conseil lorsque je n'y avais plus que des amis. Je l'ai fait nommer maire, et il est devenu l'évêque du dehors. Aujourd'hui nous en sommes aux présents. C'est moi qui lui ai donné son enseigne, et, ce que personne ne voulait croire, il m'a fait cadeau d'un beau ciboire d'argent. Depuis qu'il est maire, il ferme son cabaret les dimanches et fêtes, à l'heure des offices.

— Je commence à soupçonner que vous faites des miracles, monsieur le curé.

— Non ; mais Celui qui les fait ne les refuse pas à l'infirmité de son serviteur. Sa charité supplée à mon impuissance. Quelquefois il m'inspire les actions et les paroles nécessaires ; presque toujours il opère par lui-même : je viens pour essayer encore de tourner un obstacle que je n'ai pu ni vaincre, ni ébranler, ni esquiver ; l'obstacle n'existe plus.

Je fus chargé, poursuivit-il, de cette paroisse, après la révolution de Juillet. Mon prédécesseur avait été pillé et chassé outrageusement. C'était un de mes amis. Il vint me trouver au grand séminaire, où je professais la philosophie. Après m'avoir raconté ses travaux, ses fatigues, ses douleurs, il me confia que, ne pouvant rentrer dans sa paroisse, il se proposait de partir pour les missions. En l'écoutant j'eus honte de ma vie, jusqu'alors si douce ; je conçus le dessein de partir avec lui : *Eamus et nos!* Mais notre évêque nous déclara qu'il ne voulait pas du même coup se priver de deux prêtres utiles, et qu'il entendait premièrement me garder. « Quant à vous, dit-il à l'ancien curé de M....., je ne vous donnerai l'*exeat* qu'après vous avoir remplacé dans votre cure. Mais à qui imposerai-je une semblable croix ? Connaissez-vous quelqu'un qui la puisse porter ? — Oui, Mon-

seigneur, répondit mon ami; et c'est ce bien-aimé frère qui demande à prendre comme moi le fardeau de l'apostolat. — Qu'en dites-vous, mon cher professeur? me dit mon évêque. Consentez-vous d'aller féconder cette mission? Elle sera aussi méritoire qu'une autre. »

Je fus moins épouvanté que je ne l'aurais cru, et je répondis à Monseigneur en renouvelant à ses pieds le vœu d'obéissance de mon ordination. Il me bénit non sans verser des larmes. Voilà comment je devins curé de M..... Je fermai mes livres, j'abandonnai mon heureuse cellule du séminaire, et j'arrivai, rempli d'espérance et de terreur.

On me reçut très-mal, et il avait été question de ne pas me recevoir du tout. Cependant je pus m'installer, moyennant un charivari qui se renouvela tous les soirs à peu près, par permission des Autorités, pendant un mois. Un des plus zélés tapageurs était le seul homme de la paroisse qui consentit à me parler, mon propre sacristain, esprit-fort et ivrogne achevé. J'aurais aussi vainement essayé de le punir que de le convertir. Si je l'avais chassé, personne n'eût consenti à le remplacer, et il m'aurait à son tour chassé le lendemain. Je voulus plusieurs fois rendre visite au maire : ce magistrat me ferma constamment sa porte. Je vous laisse à penser ce que faisait l'instituteur communal. Le reste de la population, encouragée par ces exemples, me prodiguait les mauvais traite-

ments. Les petits enfants mé poursuivaient de leurs cris, les grands me jetaient des pierres; les pauvres mêmes ne me savaient aucun gré des aumônes que je leur faisais. A peine daignaient-ils m'écouter dans le moment que je leur donnais mon pain. Quand j'étais forcé de passer devant le cabaret, je voyais toujours quelque pauvre mêlé à ceux qui chantaient les refrains satiriques composés contre le curé par les beaux esprits du village : *In me psallebant qui bibebant vinum.*

Je ne pouvais rien espérer de mes sermons : personne ne venait à l'église. Le dimanche comme les autres jours, je célébrais les saints mystères dans une solitude absolue. Cette pauvre église faisait peine à voir : l'eau coulait par le toit rompu, l'humidité verdissait les dalles, l'édifice entier menaçait ruine, et le sacristain me disait avec raison que la voûte finirait par me tomber sur le dos. J'avais quelques économies : je les consacrai à faire réparer la principale fenêtre du chœur. Ce travail coûteux fut achevé la veille de la fête de la Toussaint. Je savais que ce jour-là et le lendemain, jour des Morts, en vertu d'une coutume plus superstitieuse que dévote, presque tout le monde assisterait aux offices, et je pensais qu'on me tiendrait compte de mon cadeau. Lorsque j'entrai dans l'église, les débris de ma belle fenêtre jonchaient le sanctuaire, et les pierres dont on s'était servi pour la détruire couvraient l'autel.

Ce spectacle me navra. Je tombai à genoux et je pleurai; des rires moqueurs répondirent à mes gémissements. Néanmoins, après avoir tant bien que mal réparé le dégât, je fis sonner la messe. On vint en foule, hélas! pour jouir de ma douleur et pour me faire un nouvel outrage. Dès que je fus en chaire, chacun se leva et sortit au signal du maire et de l'instituteur. « Arrêtez! leur criai-je, emporté par un mouvement que je ne pus dompter, et qui les retint immobiles. Plusieurs de vous ont, cette nuit même, insulté cette église, qui est la maison de Dieu. Dieu les a vus, Dieu les connaît : qu'ils fassent pénitence, car Dieu s'apprête à les punir!... » Ils haussèrent les épaules et quittèrent le lieu saint, m'y laissant presque seul, après m'avoir fait si durement comprendre qu'ils voulaient refuser toujours de m'écouter.

Recevez l'aveu d'une faute que je commis alors ; mon évêque m'en a sévèrement repris, et je la regretterai toujours. J'étais outré; et j'osai demander à Dieu de venger sa cause : *Surge, et judica causam tuam!* Je ne fus que trop écouté. En huit jours, deux des principaux déprédateurs faillirent se tuer et restèrent infirmes. On se souvint de mes menaces, on eut peur, on m'insulta moins; mais je commençai de passer pour un sorcier, et je ne fus pas moins haï. Le châtiment de ces deux misérables, qui refusèrent obstinément mes

consolations, m'épouvanta plus qu'eux-mêmes. Aux nouvelles difficultés qui m'entourèrent, et à mes propres remords, je sentis que Dieu ne m'avait pas envoyé pour maudire : *Non in arcu meo sperabo, et gladius meus non salvabit me.*

Je ne confiais qu'à mon évêque toutes mes douleurs. Elles étaient telles, que je craignais de défaillir. Le bon prélat me reconfortait : « Ne désespérez jamais de la miséricorde, me disait-il. Si vous aviez été en mission, croiriez-vous n'avoir rien fait pour le salut des sauvages, durant tout le temps que vous auriez passé sur la mer? Les heures employées à apprendre leur langue eussent-elles été perdues? En vérité, toutes vos peines, toutes vos larmes, toutes les peines et les larmes de vos prédécesseurs sont des grains précieux déposés dans cette terre : elle ne les étouffera point. »

Il me bénissait ; je sentais renaître mon espérance, mais les germes annoncés ne paraissaient pas. Fui de tous comme un pestiféré, je n'essayais rien qui n'avortât misérablement, ou qui ne tournât contre moi.

Je voulus donner quelques soins, quelques médicaments à des malades pauvres, si abandonnés de tout le monde qu'ils avaient consenti à me recevoir : le médecin et l'apothicaire du canton me menacèrent d'un procès. Je voulus donner des leçons à des jeunes garçons assez intelligents : le

maître d'école me dénonça, je ne sais quel inspecteur me fit condamner à l'amende ; et mes élèves, m'ayant quitté, m'insultèrent, pour se faire pardonner d'avoir été mes amis. On me signala au chef-lieu, on m'appela un prêtre remuant, on se plaignit de moi à l'évêque, le procureur du roi me signifia rudement d'avoir à respecter les lois de l'État.

Que vous dirai-je ? Cela dura trois ans. O mon Dieu, quelles années ! Prosterné dans mon église déserte, je conjurais Dieu de se laisser toucher. Dieu semblait aussi insensible à mes larmes que la pierre où elles tombaient. Il m'écoutait cependant, il faisait son travail dans les cœurs ; mais je n'en voyais rien.

A cette époque un grand malheur m'atteignit : ma sœur unique mourut. Elle laissa deux orphelins : Laurent-Pierre, votre ami, et une fille de dix-sept ans, nommée Edmonde, ma filleule. Cette chère petite voulait se consacrer à Dieu, mais sa faible santé lui commandait d'attendre encore. Elle n'avait aucun appui sur la terre. Elle vint ici vivre avec moi, ou plutôt elle vint y mourir.

Dans les premiers temps, sa présence parut adoucir ces esprits farouches. Elle était douce, avenante, obligeante comme la charité ; elle avait mille petits talents, mille petites recettes : elle s'attira l'amitié de quelques jeunes personnes, et bientôt je pus espérer que par elle un faible rayon

de la grâce descendrait sur mon infortunée paroisse. Il en fut ainsi, en effet ; mais à quel prix, grand Dieu !...

Le curé s'arrêta, presque aussi ému qu'il l'avait été quelques instants auparavant au souvenir de mon ami. Nous étions arrivés devant l'église, située sur une place spacieuse, plantée de jeunes arbres et où se voyaient d'assez belles maisons. L'édifice était entièrement neuf. Je fus étonné de ses vastes proportions, et je complimentai sincèrement le curé sur le goût simple de l'architecture. Nous entrâmes : mon étonnement augmenta. L'autel brillait d'une décoration magnifique : tout était propre, ordonné, poli. Un sacristain, que je soupçonnai n'être pas celui dont le curé m'avait parlé, époussetait les boiseries avec un air de décence et de piété qui relevait singulièrement ses humbles fonctions. Mais ce qui me fit un plaisir inexprimable, ce fut de voir plusieurs femmes en méditation dans la chapelle de la Sainte-Vierge, autour d'un confessionnal, où le vicaire était assis.

Le curé, devinant mes pensées, me serra la main et me dit à voix basse : « C'est demain le premier vendredi du mois ; nous fêtons le Sacré-Cœur. Ce soir, je confesserai les hommes. Rendons grâces à Dieu ! »

C'était un besoin de mon âme. Je m'agenouillai auprès de ce vrai serviteur du Christ, et je ne m'aperçus pas si sa prière fut longue, car je priai

moi-même de l'abondance du cœur, comme je voudrais prier toujours.

Il se leva le premier; nous sortimes.

— Voilà, me dit-il avec un vif accent de reconnaissance, voilà ce que Dieu sait faire! C'est lui qui a remué ces pierres, au positif comme au figuré. Il a remué les pierres et les a disposées dans ce bel ordre, édifiant à la fois parmi nous le temple matériel et le temple spirituel. Certes, s'il m'est permis de parler comme l'Écriture qui fait crier les pierres, je puis bien dire que les pierres ont travaillé! Oui, mon cher ami, notre église a été bâtie sans plan, sans architecte, sans argent; et pour y voir des chrétiens, je n'ai eu qu'à en ouvrir la porte : *Qui habitare facit sterilem in domo, matrem filiorum letantem*. Quelle parole puissante avais-je adressée aux premiers qui sont venus prier? Où ai-je trouvé les cent mille francs que cette construction nous a coûté?

— Cent mille francs? m'écriai-je.

— Cela vous effraye, reprit le curé; sachez que ce n'est pas la moitié de nos dépenses. Je vous ferai voir notre hôpital et nos écoles, qui ont coûté davantage.

— Mais, dis-je, monsieur le curé, comment avez-vous pu vous engager dans de telles entreprises?

— Je l'ignore, répondit-il ; je n'en ai ni la responsabilité ni le mérite. J'ai agi comme ces machines qu'un moteur invisible fait marcher, et qui ne savent ce qu'elles font. Ma chère petite Edmonde a été la vraie fondatrice de l'église ; l'hôpital est en quelque sorte bâti sur la tombe de mon pauvre Laurent... Mais entrons au presbytère.

La répugnance que le curé éprouvait à parler de sa nièce et de son neveu était trop visible pour que je ne l'eusse pas remarquée, et je n'avais assurément nul désir de me faire un jeu de sa douleur ; cependant l'œuvre de la conversion ou plutôt de la résurrection du village paraissait si intimement attachée à ces deux mémoires, que je souhaitais ardemment de savoir ce qu'il ne me disait pas. Je résolus de le pousser un peu, lorsque je le verrais, sur ce chapitre d'où sa volonté l'éloignait sans cesse, mais où son cœur le ramenait toujours.

Nous étions au presbytère ; il m'en fit les honneurs. Si le curé de M... avait remué beaucoup de pierres, ce n'était pas pour se mieux loger. La maison, petite et noire, semblait ne tenir debout qu'en vertu d'un pacte avec les vents. Elle se composait de trois pièces au rez-de-chaussée, l'une servant de cuisine, l'autre de salle à manger et de parloir ; la troisième était chambre à coucher,

salon et bibliothèque. J'y aperçus un certain nombre de beaux livres. Le curé me dit qu'il en avait eu davantage, ayant sacrifié dans sa jeunesse au démon de la bouquinerie. Mais un jour ses paroissiens, lui attribuant une grêle assez forte qui venait de ravager leurs champs, avaient fait invasion chez lui et saccagé une partie de son grimoire.

« Heureusement, ajouta-t-il, leur fureur est tombée sur un meuble qui renfermait mes livres les plus rares, et c'étaient ceux qui ne me servaient pas. »

Au-dessus du rez-de-chaussée, il y avait un grenier et deux chambres propres. L'une de ces chambres semblait meublée pour une femme. On y voyait quelques images de piété, un tableau fait à l'aiguille, une table à ouvrage, et un lit de fer entouré de rideaux blancs. Mais la pièce était assombrie par un vaste auvent placé à l'extérieur, au-dessus de l'unique fenêtre.

— Pourquoi ne faites-vous pas enlever cet auvent? dis-je au curé; la chambre en serait plus saine et plus claire.

— Cette chambre, répondit-il, n'est plus habitée : c'est celle d'Edmonde. La chère petite a fait elle-même placer cet auvent, afin que les pauvres ne fussent pas obligés d'attendre à la pluie, lorsqu'il n'y avait personne au presbytère pour les recevoir. C'était une grande charité de sa part, car

elle n'aimait rien tant que le grand air et le grand jour.

— Combien vous avez dû souffrir, ajoutai-je d'une voix émue, lorsque Dieu vous priva d'une si douce compagnie, et même, si je me rappelle bien ce que vous m'avez dit déjà, d'un si précieux secours !

— Je vois, répondit le curé, que vous désirez connaître toute l'histoire de mes douleurs. Je vous la raconterai dans ce lieu même ; je n'en saurais trouver un, à part l'église, où je puisse avec plus de consolation et de résignation vous faire ce triste récit. Mais vous, mon ami, commandez à votre cœur et ne vous indignez pas contre ceux qui m'ont porté des coups parfois si douloureux. N'accusez que l'infirmité partout semblable de l'espèce humaine, lorsqu'elle secoue le joug divin. Songez que je tiens ici la place de Jésus-Christ persécuté, battu de verges, crucifié ; songez que le serviteur coupable n'est pas au-dessus du maître innocent ; et enfin, souvenez-vous qu'aujourd'hui, comme il y a dix-huit siècles, et par toute la terre comme au calvaire, le fruit du salut pend à l'arbre de la croix. Aucun siècle ne s'est écoulé sans que le monde ait vu des hommes puissants par la force ou par le génie s'élever à une grande hauteur parmi leurs contemporains, les dompter, les enchaîner, leur donner des lois ou des doctrines. Dans la gloire, dans la pourpre, dans l'empire,

tous ces hommes néanmoins sont restés des hommes ; le monde, qu'ils avaient soumis, les a jugés, et toujours, en exaltant leur gloire, il les a, par un juste arrêt, rabaissés au niveau de la nature humaine. C'est à l'opprobre, c'est au supplice et à la croix que le monde a reconnu son Dieu. Mais je ne crains pas de le dire, ce Dieu lui-même serait oublié, cette croix auguste se rapetisserait au niveau de tant de grandeurs qui ont ébloui la terre et qu'on ne connaît plus, et l'œuvre du salut serait imparfaite, si la très-sainte Trinité, dans les conseils de sa miséricorde infinie, n'avait pris soin de donner toujours à la terre de fidèles imitateurs de Jésus crucifié. Elle choisit donc des hommes de bonne volonté, — oui, mon Dieu, d'un peu de bonne volonté ! — et soutenant leur faiblesse, réparant leurs défaillances, pardonnant leur lâcheté, elle leur donne le calice à boire et le calvaire à gravir. Il faut que l'outrage les accompagne, il faut que la sueur de sang les inonde, il faut qu'ils soient attachés au bois, et que le sang et l'eau s'échappent de leur flanc ouvert. Alors ils renouvellent l'œuvre de la croix, ils ouvrent le ciel au larron et à l'homicide ; et ceux qui les ont frappés se disent : Vraiment ils nous aimaient ! vraiment ils ont pratiqué parmi nous la loi du Dieu qui mourut pour racheter le monde !

Or, croyez-moi, cher ami de mon pauvre Lau-

rent, vous à qui je ne craindrai point de montrer mes blessures, croyez-moi bien : mon cœur, trop attaché à lui-même, n'a pas sans doute autant que Dieu l'aurait permis goûté les joies du sacrifice ; mais je les ai suffisamment connues pour pouvoir vous dire qu'heureux et bienheureux sont ceux qui portent la croix. Ils aiment ! Avant de recevoir la vocation du sacrifice, ils ont déjà reçu l'amour, ce don de Dieu ; l'invincible amour qui triomphe de la mort ! Et le monde conjuré ne peut rien contre la félicité de leur âme. Avec l'amour ils ont la foi ; avec la foi, ils ont l'espérance ; déjà la meilleure part d'eux-mêmes n'est plus sur la terre. Qu'importe au voyageur qui voit le but et qui est sûr de l'atteindre, que lui importe le chemin où il marche encore ? Chaque pas qu'il fait n'est qu'un pas de moins à faire, et le rapproche de son éternel repos. Oui, sûrement, il est blessé, son sang coule ; mais encore une fois il croit, il espère, il aime, et il s'enivre d'un bonheur que toute l'ingratitude des hommes ne peut lui ravir : le bonheur de les aimer et de souffrir pour eux.

Ma nièce Edmonde, la chère petite, avait reçu du ciel cette inappréciable grâce de la charité. Elle connaissait le prix des âmes ; pour en sauver une seule, elle aurait joyeusement donné sa vie. Des paroles admirables s'échappaient de son

cœur, lorsque le soir, dans notre solitude, nous causions du bon Dieu. Moi, prêtre, théologien, déjà vieux docteur, j'appris d'elle des choses que j'ignorais. Elle avait surtout une dévotion parfaite envers la sainte Vierge, patronne des prédestinés; ses entretiens n'étaient qu'un commentaire de la parole de saint Bernard : *Omnia per Mariam*.

Comme je vous l'ai dit, Edmonde s'était attiré l'amitié d'un certain nombre de femmes : elle ne tarda pas à les réunir en petite confrérie, et j'eus enfin la joie de voir sept ou huit personnes à la messe. Avec quel bonheur je saluai ces prémices si longtemps attendues ! Edmonde faisait mille beaux projets. Elle voyait déjà les femmes m'amener leurs enfants, les jeunes filles se marier et convertir leurs époux. Elle voulait que nous réparassions et que nous agrandissions la chapelle de la Sainte-Vierge. En attendant, elle travaillait jour et nuit pour relever par quelques ornements l'indigence lamentable de cette chère chapelle.

Ces agréables rêves durèrent peu ; ils étaient prématurés ; ma pauvre Edmonde n'en devait pas voir l'accomplissement.

Ses amies, touchées de ses discours, les répétèrent dans leurs familles, s'éloignèrent des fêtes grossières qu'elles avaient jusque-là fréquentées. On les chansonna, elles résistèrent ; l'irritation s'en accrut, et trouva enfin un moyen de les vaincre.

Non-seulement je fus de nouveau en butte aux insultes, mais, ce qu'on n'avait pas fait encore, on décria ma vie, et, ce que je n'aurais pu croire, on calomnia Edmonde, cette douce et virginale créature, dont l'aspect seul faisait penser à la vertu. On m'adressa une chanson de Béranger, qu'une main plus adroite que celle des paysans avait tournée contre ma nièce et contre moi. Je devinai que ces refrains hideux allaient circuler partout, et que les enfants mêmes les rediraient. Ma première pensée fut d'éloigner Edmonde, d'ailleurs souffrante depuis un certain temps; mais le mal était déjà fait, il était trop tard. Ce que je venais d'apprendre, Edmonde le savait. Avant de rompre avec elle et de la rejeter comme une personne infâme, une de ses amies, excitée par je ne sais quelle jalousie absurde, s'était empressée de lui rapporter tout ce que l'on disait. Le coup avait porté, il avait fait une blessure mortelle; l'innocente vierge ne vivait plus que par un effort de son courage et de sa charité pour moi. Afin de ne pas m'affliger et pour que je ne l'obligeasse pas à quitter cet air empoisonné où l'on assassinait son bonheur, elle se taisait et elle mourait.

Le refrain meurtrier la poursuivait partout. Si elle sortait, elle l'entendait murmurer à ses côtés ou retentir dans les maisons. Le jour quand j'étais dehors, le soir quand je dormais, des hommes, des enfants, des femmes venaient le fredonner près

de la fenêtre, sous cet auvent qu'elle avait fait placer pour abriter les pauvres. Sans cesse la pointe de ce poignard infernal troublait sa méditation et son sommeil. Ils la voyaient mourir, et ils ne cessaient pas !

Croiriez-vous qu'un jour, comme elle était seule à prier dans l'église, un homme, qu'elle a reconnu et qu'elle n'a pas nommé, vint se placer derrière elle, et, sans respect pour le lieu saint, sans pitié pour sa faiblesse, lui chanta ces vers obscènes et sacrilèges, jusqu'à ce qu'enfin elle tombât évanouie ? Ah ! qu'il faut prier pour le poète qui a fait cette œuvre coupable ! car il ignore sans doute quelle arme cruelle il a mise aux mains de ces grossiers ennemis de la religion qui désolent nos villages. Suis-je le seul curé dont il a entravé la mission ? Ma pauvre Edmonde a-t-elle été la seule victime de sa marotte, plus mortelle que la dent des vipères ?

Lorsque je dis à Edmonde que sa santé m'imposait le devoir de lui faire quitter le pays, elle me répondit : « Cher oncle, je sais d'où vous vient cette pensée. Vous devez comprendre que j'emporterai partout le mal dont je souffre ici. Ne me condamnez pas à mourir loin de vous, et songez aussi que mon départ causerait de nouveaux prétextes à la calomnie. Ma réputation exige que je ne fuie pas, dussé-je, en fuyant, assurer ma guérison ; car on vise à l'honneur de Dieu même en

attaquant le mien. Faisons généreusement notre sacrifice : nous triompherons, vivants ou morts, de ce dernier effort de l'enfer. »

Je ne me rendis point à ces raisons ; mais quand j'eus pris à la hâte les dispositions nécessaires pour assurer un asile à ma chère enfant, le mal avait fait d'irréparables progrès, le voyage n'était plus possible. Je me résignai.

Edmonde fit dire à ses anciennes amies qu'elle allait mourir, et qu'elle les conjurait de venir recevoir ses adieux. Elles vinrent presque toutes. Celle qui lui avait porté le premier coup accourut la première et fut la plus tendre. Edmonde, consolée, m'annonça que cette bonne fille deviendrait le modèle de la paroisse, prédiction bientôt accomplie, comme beaucoup d'autres ; car il semblait que Dieu, pour adoucir ses derniers moments, lui eût accordé de voir l'avenir. Sans murmurer, sans se plaindre, sans accuser personne, elle confia l'honneur de sa mémoire à leurs regrets et à leur amitié. Elle leur parla ensuite de la religion avec tant d'éloquence, que toutes lui promirent en pleurant de revenir à l'église et de n'en plus oublier le chemin. Elles ont tenu leur promesse.

J'ai bien des fois, depuis mon sacerdoce, assisté des mourants, et je savais combien la mort chrétienne est belle ; mais je n'ai pas vu de fin plus auguste que celle de cette pauvre innocente : c'était vraiment la victime de bonne odeur s'im-

molant dans la joie et la paix. « Cher oncle, me dit-elle, je vous laisse ma petite dot pour réparer la chapelle de la Sainte-Vierge. Prenez courage; encore un peu de temps et vous vaincrez. Je crois que je vous parle de la part de Dieu. Vos ennemis sont nombreux, mais ils ne l'emporteront pas. Faites-leur du bien. »

Elle mourut en répétant ces paroles : « Faites-leur du bien. » Qui lui avait appris cela, à cette petite fille? Qui lui avait appris à parler comme saint Paul? Faites-leur du bien, c'est, en trois mots, toute la science des saints, toute la perfection de l'Évangile, tout le secret de Dieu pour vaincre la fureur et l'art profond de l'enfer. L'homme résiste à tout, à la raison, à la force, à la science, au châtiment : il cède au bien qu'on lui fait. Ses yeux alors s'ouvrent, son cœur fléchit, sa colère tombe. Vainement il essaye de se révolter; vainement il revêt contre la douce charité ces armes dont il se cuirasse contre la justice, contre l'évidence et contre les miracles : à travers ces enveloppes d'airain, la charité pénètre jusqu'à la conscience; il faut se rendre, il faut se soumettre, c'est l'arrêt de Dieu : *Beati mites, quia possidebunt terram*. Et c'est pourquoi, mon ami, tout le travail des ennemis de la sainte Église est de l'empêcher, autant qu'ils peuvent, de faire le bien.

Edmonde passa de cette vie à la gloire éternelle.

J'eus, pour m'en convaincre, la secrète vertu qui sortait de son cercueil. Je demeurai en prières à cette place où nous sommes, toute la dernière nuit qu'elle passa sous mon toit; j'éprouvais une douleur immense, et, dans cette douleur, une paix et une consolation infinies. Jamais je ne me suis senti si fort sous le fardeau que Dieu m'a donné; jamais la pensée d'un murmure et l'ombre d'un ressentiment ne furent plus éloignés de mon cœur. O vertu de cette dépouille virginale! vertu de ce pardon si souvent répété dans son âme, qui le renouvelait en ce moment devant Dieu! ma prière, commencée pour elle, s'achevait pour ses persécuteurs.

Je regardai comme un nouvel effet de son crédit au ciel la foule qui vint à ses obsèques. Je parlai, et l'on m'écouta; je vis même des pleurs, j'entendis des sanglots; la calomnie était tombée avant la victime; je crus qu'enfin la glace était rompue, que les brebis venaient au pasteur. Mais Dieu allait me demander encore un sacrifice, et celui-là devait me trouver moins soumis.

Le frère d'Edmonde, Laurent-Pierre, votre ami, avait voulu servir afin de ne point toucher à son petit héritage, et de le réserver tout entier pour sa sœur. Brave, instruit, honnête, il pouvait se faire une carrière dans les armes. La mort d'Edmonde nous laissait tous deux seuls sur la terre. Notre mutuelle affection en devint plus

vive ; chacun de nous aimait dans l'autre tout ce qu'il avait perdu. Sans me consulter, Laurent, cédant aux conseils de son bon cœur, sollicita un congé pour venir m'embrasser. Hélas ! il l'obtint à cause de son excellente conduite ; et il partit en jeune homme et en soldat, à pied, le sac sur le dos. C'était au commencement de l'hiver ; il avait à faire un long voyage.

Pendant qu'il me ménageait cette joie, ma situation ici empirait ; non qu'elle fût redevenue ce qu'elle était avant la mort d'Edmonde. Les amies de cette chère enfant persévéraient, grâce à Dieu, et commençaient d'ébranler autour d'elles des cœurs jusqu'alors bien obstinément fermés. Mais ce mouvement même ravivait d'anciennes fureurs, que j'avais crues trop tôt définitivement éteintes. Les principaux du village et les jeunes gens étaient toujours mes adversaires déclarés ; ils m'insultaient encore fréquemment dans les rues, mon nom seul excitait leur colère. Vous allez connaître à quels excès cette colère se pouvait porter.

Laurent arriva la nuit, après une longue marche, par un temps effroyable. Il avait supporté, durant plusieurs heures, une pluie glacée, et il s'était blessé en tombant dans nos mauvais chemins. La Providence permit qu'il s'adressât d'abord, pour demander ma maison, à deux des habitants qui me haïssaient le plus. Le premier

referma sa fenêtre sans répondre, le second se répandit en injures : il leur avait dit qu'il était mon neveu. Un troisième refusa de sortir. Cependant le pauvre enfant trouva un mendiant moins inhumain, qui voulut bien lui indiquer ma porte. Il frappa. Hélas ! je n'étais pas chez moi, et ne devais pas rentrer. Obligé de me rendre chez un confrère, à trois lieues du village, j'avais annoncé que j'y passerais la nuit. Ma vieille servante, sourde et presque idiote, n'entendit pas, ou craignit une de ces méchancetés que l'on nous faisait souvent. Laurent frappa en vain ; personne ne répondit. Il crut qu'on lui avait donné une fausse indication et que la maison était déserte. Accablé de froid et de besoin, il se traîna dans le village cherchant l'auberge. C'était le quartier général de mes ennemis. Il essuya un nouveau refus, plus injurieux que les autres et accompagné de menaces... Vous vous étonnez ? J'ai oublié de vous dire que le malheureux, dans ses chutes, avait perdu son sac et son argent. La mort était déjà peinte sur son visage ; on n'en fut point ému : un chien aurait été recueilli, le neveu du curé fut chassé. Mon Dieu, faites-leur miséricorde ! Ce n'était pas ce pauvre enfant qu'ils voulaient frapper, c'était moi ! Ils le virent tomber exténué et ne le relevèrent point. Au bout d'une heure seulement, ils permirent à une servante, dont la charité excitait leurs moqueries, de lui apporter

un peu de vin. Tandis que, agenouillée dans la boue, elle approchait des lèvres de Laurent le cordial qui ne pouvait déjà plus le sauver, ces barbares faisaient encore pleuvoir sur elle leurs grossiers quolibets. Elle leur cria, pleine de terreur, que le malheureux expirait. A son accent, ils comprirent qu'elle disait la vérité, et alors, épouvantés eux-mêmes, ils s'enfuirent. Oui ! sans penser à offrir le moindre secours, comme si, en fuyant la victime, ils fuyaient le forfait.

La servante appela vainement un aide. L'aubergiste, ivre et à moitié endormi, ne répondit que par des blasphèmes à ses prières. Cette fille dut elle-même traîner Laurent, presque inanimé, jusqu'à l'écurie, où elle le déposa sur un peu de paille. L'ayant ensuite couvert de sa pelisse, elle veilla pieusement à côté de lui, attendant le jour et mon arrivée.

Dans ce grand désastre, Dieu, qui frappe toujours en père, me fit une grâce dont je le bénirai aussi longtemps que dureront ces cruels souvenirs : il m'envoya un ange pour m'amener plus vite auprès de Laurent. Vers le milieu de la nuit, à l'heure où l'infortuné tombait devant la porte de l'auberge, un rêve affreux m'éveilla. J'ouvris les yeux, et je crus voir Edmonde. La rayonnante paix de son visage était mêlée de cette tristesse qui nous semble pouvoir encore atteindre les bienheureux, et qui n'est pas un effet de la

souffrance, mais un témoignage de leur tendre compassion pour nous. Elle ne me parla point, et je compris cependant qu'elle m'avertissait de me rendre chez moi. Sans réfléchir ni raisonner là-dessus, me souvenant seulement que ma place était au milieu de mon troupeau, je me levai et je partis. La pluie n'avait pas cessé, la nuit était obscure, je connaissais peu le chemin; néanmoins j'arrivai sain et sauf en moins de temps que je n'en aurais mis le jour. J'entrai chez moi : tout était tranquille, excepté mon cœur, écrasé d'horribles pressentiments. Je fis du feu, me proposant de prier jusqu'au jour. Edmonde m'apparut une seconde fois, plus triste encore. « Mon enfant, lui dis-je, que veux-tu? S'agit-il de ton frère? » La douce vision s'effaça, et, machinalement, je sortis. Je voulais aller prier à la porte de l'église; mais un secret instinct dirigea mes pas vers l'auberge. Des voix plaintives semblaient m'appeler de ce côté. J'aperçus au fond de la cour une faible lumière, et alors j'entendis distinctement, au milieu du silence, des soupirs pareils à ceux de l'agonie. Si j'étais arrivé quelques heures plus tard, je n'aurais trouvé qu'un cadavre.

Mon Dieu, mon Dieu, quel spectacle! et combien à présent encore j'ai besoin de me souvenir que votre sainte Mère vous vit sur la croix, victime sans tache de mes péchés! Le frère d'Edmonde morte, le premier-né de ma sœur morte, mon

neveu, mon fils d'adoption, le dernier de mes parents, je le vis là, couché sur le fumier, pâle, souillé, en délire, méconnaissable à tout autre œil que le mien ! Éperdu, je l'empörtai dans mes bras, délirant presque comme lui, et lui adressant des paroles qu'il n'entendait point. Je le déposai sur le lit de sa sœur, et je les pleurai tous deux avec une amertume inexprimable, elle comme si je venais de la perdre, et lui comme s'il n'était déjà plus.

La servante de l'auberge m'avait suivi. En me donnant une partie des détails que vous connaissez, elle ne m'apprit rien que je n'eusse deviné ; il m'avait suffi de voir Laurent dans l'écurie. A ce trait je reconnus les meurtriers d'Edmonde ; et mes ressentiments si bien étouffés, si complètement anéantis, se réveillèrent dans mon âme avec une violence égale au double crime qui les excitait. Je me trouvai sans vertu devant ce coup soudain ; ma coupable colère se tourna contre Dieu même. Mon Dieu ! disais-je, pourquoi m'avez-vous jeté parmi ces méchants ! S'ils voulaient mon sang, ne pouvaient-ils pas le prendre dans mes veines, et permettez-vous que leur fureur trouve le secret de me faire mourir toujours ?

Détestables murmures, dont je m'accuse devant vous et que je ne veux pas que vous excusiez ; car vous verrez ici quelque bien, que j'ai paru faire, et il faut que vous sachiez que c'est Dieu

seul qui, réellement, l'a fait. A lui donc toute la reconnaissance et tout l'honneur ! Je n'ai été dans ses mains qu'un instrument misérable et parfois indocile ; j'ai souvent refusé de suivre ses voies adorables ; il m'appelait au travail et je lui demandais lâchement le repos.

Ces murmures, hélas ! ne furent pas l'explosion irréfléchie des premiers transports de la douleur : je m'y obstinai. En vain Laurent, ayant repris connaissance, me donnait l'exemple d'une résignation comparable à la clémence de sa sœur ; je me révoltais contre le sort que je lui voyais accepter. Il voulait bien mourir, je ne voulais pas qu'il mourût. Tout ce que je pouvais faire, c'était de ne pas troubler sa dernière heure par l'aveu de mes angoisses rebelles et par des malédictions contre ses bourreaux. Chose horrible ! pendant que j'assistais ce cher enfant, pendant que j'écoutais sa confession vraiment angélique, pendant que je lui donnais les onctions saintes et que je m'apprêtais à lui fermer les yeux, j'entendais sans cesse, comme si l'on eût chanté à mon oreille, l'infâme refrain qui avait tué Edmonde. Des mouvements semblables à ceux de la mer en furie, des pensées de haine, d'indomptables désirs de vengeance secouaient et bouleversaient mon âme.

Plus tard, la violence de ces sentiments, si différents du calme où m'avait laissé la mort d'Edmonde, m'a fait comprendre qu'alors, peut-être.

j'avais conçu quelque vanité de mon triomphe. Dieu nous veut humbles en tout et partout, même dans le sacrifice, même au sein de la victoire, afin que nous n'échappions à la douleur que comme il veut, et quand il le permet. Oui, je m'étais dit : Je suis maître de mon cœur ; Dieu me demande un grand sacrifice, et je le fais généreusement ; Dieu trouve en moi un serviteur fidèle. — O profondeur et folie de notre orgueil ! Les yeux fixés sur la main qui me tirait de l'abîme, je m'étais glorifié non de son secours, mais de ma force ; bénissant Dieu tout haut de sa miséricorde, je me savais gré tout bas de ma vertu. Pour me faire enfin connaître ma faiblesse, Dieu m'abandonna aux tempêtes du désespoir.

Laurent n'acheva pas la journée, il expira vers le soir ; et sans doute je n'ai dû qu'à mon prompt retour d'avoir pu l'embrasser vivant ; car mes soins et la joie de me revoir prolongèrent de quelques heures cette existence si vite et si douloureusement tranchée : *Tanquam flos agri, sic effloreat!* Je l'ensevelis moi-même. Je puis dire qu'avant d'être enfermé dans le linceul, son corps fut lavé de mes larmes. Il était toute ma famille. Lui parti, rien ne me restait de ceux qui m'avaient aimé. J'étais seul, seul dans le monde : *Similis factus sum pelicano solitudinis...* Vous le vouliez, mon Dieu ! Il fallait que ces liens fussent brisés, car ma famille n'était plus ma famille, et vous aviez formé

pour moi de nouveaux liens, plus sacrés que ceux de la chair et du sang ! Mais alors je ne comprenais pas.

J'avais conçu un projet extravagant, dangereux, indigne de mon sacerdoce. Je voulais, dans l'église, profitant du concours qu'attirerait sans doute le convoi de Laurent, et en présence de son cercueil, soulager enfin mon cœur, me venger de trois années de supplice, faire rougir mes paroissiens de leur ingratitude, de leur cruauté, de leurs vices sauvages ; leur rappeler tout ce qu'ils m'avaient fait, les accabler de la mort d'Edmonde, du meurtre de Laurent, de ma vie empoisonnée à jamais par eux ; et, leur ayant ainsi parlé, quitter la paroisse pour n'y plus revenir. L'indignation, le mépris, les traits amers, les apostrophes véhémentes s'agitaient dans mon esprit comme les laves d'un volcan près d'éclater.

Je montai en chaire. L'auditoire était nombreux : je reconnus le même bon mouvement de compassion et presque de repentir qui les avait amenés au convoi d'Edmonde. Cette observation me frappa avant que j'eusse ouvert la bouche. Je me rappelai ma pauvre nièce ; je me souvins de sa dernière parole : *Faites-leur du bien !* Je me demandai comment je pourrais m'exiler de ces deux tombeaux si purs et si sacrés. Dieu aussi daigna se faire entendre au fond de mon cœur. Ce verset du Psalmiste, que j'avais lu le matin

même sans y prendre garde, me revint en mémoire : *In Domino confido; quomodo dicitis animæ meæ: Transmigra in montem sicut passer?* O mon âme, pourquoi me conseilles-tu de fuir? N'as-tu plus confiance au Seigneur?

Mes résolutions changèrent; mon cœur, éclairé soudainement, me dicta des paroles bien différentes de celles que j'avais méditées. Je me bornai à dire que Laurent m'avait légué le peu qu'il possédait pour fonder dans la paroisse un asile où l'on recevrait les pauvres voyageurs. J'ajoutai que maintenant, seul et sans famille, j'en aimerais davantage, s'il était possible, tous mes paroissiens, résolu de les servir assez pour retrouver en eux, un jour, les frères, les sœurs et les enfants que j'avais perdus. Ce fut tout mon discours; mes larmes l'achevèrent. Leurs sanglots, si j'avais pu parler davantage, les auraient empêchés de m'entendre.

A partir de ce jour, le plus grand nombre des habitants, non-seulement me supportèrent, mais me traitèrent en ami. Quelques-uns de ceux qui avaient calomnié Edmonde et refusé d'assister Laurent vinrent me demander pardon. Le maître d'école perdit son crédit; le maire passa de mon côté; il me fut enfin possible d'annoncer la parole de Dieu, et de commencer le combat contre les erreurs et les vices qui infestaient cette malheureuse population. Ainsi le christianisme germa

dans la paroisse sur les tombeaux d'Edmonde et de Laurent. O voies cachées de la sainte Providence!

Ces chers enfants m'avaient laissé deux œuvres à accomplir : je devais, pour obéir au testament d'Edmonde, réparer la chapelle de la Sainte-Vierge ; et, pour excuser les dernières volontés de Laurent, fonder un petit hospice. Mais toute la fortune des deux fondateurs ne dépassait pas dix mille francs ; c'était bien peu. Je commençai néanmoins, et ma naissante popularité fut loin d'en souffrir. Un cruel événement vint l'accroître : le feu dévora cinq ou six maisons du village, entre autres celle de l'homme qui le premier avait fermé sa porte à Laurent. Me souvenant du commandement d'Edmonde, j'interrompis sans hésiter nos travaux, et je donnai l'argent qui me restait à ces incendiés, tombés dans une misère affreuse.

C'est alors que Dieu, qui tourne tout à l'accomplissement de ses fins connues de lui seul, m'envoya la pensée de quêter pour remplir ma caisse vide. Les premiers résultats dépassèrent mes espérances, et me poussèrent plus loin que je n'avais voulu aller. Par l'appui de mon évêque, par des offrandes spontanées, des dons véritablement tombés du ciel, je me trouvai possesseur de trente mille francs. L'imprudence me vint en même temps que la fortune : je ne me bornai plus à réparer la chapelle de la Sainte-Vierge : l'Église tombait en ruines, je voulus la rebâtir.

Vous ne connaissez probablement que trop bien l'histoire des curés constructeurs, fondateurs et quêteurs. Je me dispense de vous faire la mienne, qui ressemble à toutes les autres. Je menai pendant huit à dix ans la vie la plus contraire à mes habitudes. Je fus maçon, charpentier, architecte, négociant, couvreur, prédicateur, voyageur, homme du monde, plaideur, hélas ! J'essayai des refus mortifiants, j'obtins des secours miraculeux, j'eus des consolations et des tribulations de toute espèce : le matin j'étais accablé d'une dette que je ne pouvais payer, et le soir ma dette était payée, et j'agrandissais mes plans, parce que j'avais des fonds de reste ; mais ces plans agrandis finissaient par créer de nouvelles dettes qui m'engageaient dans de nouveaux voyages, dans de nouvelles séductions, dans de nouvelles dépenses. J'en serais mort à la peine, si Dieu, soutenant sans cesse mon courage, réparant sans cesse mes étourderies, et sans cesse bénissant ma confiance désormais inébranlable, ne m'avait mis en rapport avec quelques âmes saintes dont l'ardeur et la générosité me tirèrent cent fois des mauvais pas. Une dame de Paris, aussi pauvre que moi, fit à elle seule plus de la moitié des frais de l'église. Vous pensez bien que mes fatigues me paraissaient légères, quand je voyais de tels dévouements.

Dieu me comblait véritablement de ses grâces. La joie de voir s'élever sur des proportions ma-

gnifiques, d'un côté l'église, de l'autre l'hôpital, n'était rien encore auprès de celle que me donnait mon troupeau; ils m'appelaient leur père, et la piété gagnait sensiblement parmi eux. Le reste vint par surcroît.

J'avais pris mes dispositions pour que les grands travaux que j'exécutais tournassent à leur profit. Je les y employais presque tous, sous la direction de quelques ouvriers chrétiens, choisis avec scrupule, et dont plusieurs se sont fixés chez nous. Leurs maisons, que vous avez vues sur la place de l'église, forment un petit quartier entièrement neuf. Dans le village, un grand nombre d'habitations furent reconstruites et assainies. J'ai eu assez de crédit pour vaincre des routines séculaires. L'agriculture s'est améliorée, on a défriché des terrains absolument improductifs. Un marais pestilentiel est devenu à peu de frais un pâturage excellent, le nombre des bestiaux a doublé, et cette richesse féconde m'a permis d'établir ici, comme vétérinaire, un pauvre enfant du pays, que j'avais rencontré dans mes courses malade et mourant de faim malgré son talent. Il a fait fortune; c'est aujourd'hui un des grands de la paroisse et mon meilleur catéchiste.

Pour suppléer le curé durant ses longues et fréquentes absences, il fallait un vicaire : j'obtins de mon saint évêque un jeune homme plein de zèle et de charité, qui jeta les fondements d'une véri-

table école où les enfants apprirent à connaître Dieu. Ce n'était plus le temps de nous contre-carrer. L'instituteur et les inspecteurs du gouvernement y perdirent leur génie : mon vicaire avait des diplômes. L'instituteur leva le pied, et nous eûmes des Frères payés par la commune. J'avais fini par intéresser à mes œuvres, au chef-lieu et à Paris, quelques personnages puissants, desquels je tirai quelques petites faveurs qui firent grand bien ici. Par exemple, mes ouvriers, s'étant associés, purent devenir adjudicataires d'un pont que le département a fait construire sur la rivière. Après les avoir mis à leur aise, ce pont a contribué à enrichir la commune au moyen d'un chemin qui la relie à la grande route, et qui lui permet d'exploiter avantageusement les industries nouvelles créées pour le besoin de nos constructions. Nous n'étions qu'agriculteurs ; nous sommes devenus tuiliers, chauxfourniers, plâtriers. Je crois que nous ferons de la soie un de ces jours, car nous avons planté de tous côtés des mûriers qui réussissent à merveille...

J'interrompis ici le curé.

— Ne craignez-vous pas, lui dis-je, de devenir à la fin trop riches, et que cette richesse ne ramène les mauvaises mœurs ?

— Non, répondit-il, tout cela ne produit pas de fortunes. Presque tout se fait par petites associations, dont le principal et pour ainsi dire l'unique

capital est la probité chrétienne. Ce sont même plutôt des confréries que des associations. Chacun y gagne un peu. On emploie les pauvres, et l'on réserve la part des invalides; la charité fait le reste. Le grand propriétaire, c'est l'hôpital, qui ne se soutiendrait pas, chacun le comprend, sans le dévouement des Sœurs.

Voici ce qui est résulté de l'aisance plus grande et plus générale que nous avons obtenue : elle a puissamment combattu l'avarice, péché dominant du pays; et, à mesure que l'avarice a diminué, l'esprit de famille a gagné de la force. Il n'était pas rare de trouver des paysans dont l'avarice flétrissait le cœur de telle sorte, qu'ils laissaient mourir de faim, à la lettre, leurs parents infirmes, et se refusaient aux plus simples et aux plus stricts devoirs envers leurs enfants. J'en ai vu des exemples terribles, incroyables. C'était l'avarice qui produisait ici, et c'est encore elle qui produit dans plusieurs des communes environnantes, ces mœurs véritablement barbares qui semblent être d'un autre peuple et d'un autre temps. Elle est le seul Dieu de ces campagnes malheureuses. On lui sacrifie, comme à tous les faux dieux, des victimes humaines. A défaut de la haine qu'on me portait, l'avarice aurait suffi, peut-être, pour décider plusieurs habitants de ce village, et des plus riches, à renvoyer le pauvre voyageur qui leur demanda inutilement l'hospitalité. J'ai connu un

vieillard septuagénaire et paralytique à qui ses enfants, cultivateurs aisés, ne donnaient pour nourriture que les restes misérables de leur repas. J'en ai vu d'autres expirer, faute d'un médicament de deux à trois francs. On avait estimé en conseil de famille que leur vie ne valait pas cela ! Ce qu'on faisait pour les aïeux, on le faisait pour les enfants. La plupart n'apprenaient point à lire, afin d'épargner les frais d'école ; il n'y avait pas de première communion, parce que l'on craignait d'acheter des habits propres ; on ne prenait pas garde aux maladies, parce que l'on craignait d'appeler le médecin. Vous ne sauriez imaginer les ravages que faisait ce vice monstrueux : il dissolvait absolument la famille. Dans toute maison, tout individu improductif, enfant, ou vieillard, ou malade, était haï et traité avec une dureté dont il ne se consolait qu'en haïssant à son tour. *A père avare, fils prodigue.* Les jeunes gens, tenus sous un joug de fer et n'ayant jamais reçu ni un mot ni une marque de tendresse, vendaient à de féroces usuriers l'espérance de leur héritage, pour le dépenser en débauches grossières ; puis, saisis bientôt par le vice régnant, et passant de la prodigalité à l'avarice, ils s'abandonnaient comme leurs pères, contre ces pères eux-mêmes et contre leurs enfants, à cette sordide passion de l'épargne, qui les abrutissait jusqu'au crime. Que de fois, considérant leurs fautes et les maux qu'elles attiraient

sur eux, j'ai reconnu ces pécheurs dont parle l'Écriture, qui *dressent des embûches contre leur propre sang et se mettent en embuscade pour perdre leurs propres âmes!*

La haine régnait partout, du voisin au voisin, de l'époux à l'épouse, du père à l'enfant. Lorsque je cessai d'être un objet d'horreur pour la paroisse, et que je pus enfin causer avec tous les habitants, je fus consterné de leurs divisions, de leurs rancunes plus encore que de leur profonde ignorance. Je me demandai s'il serait jamais possible de les amener à la pratique de la sainte charité. Ah ! tout est possible à Dieu ! La création du monde n'en est pas une preuve plus évidente pour moi que les changements opérés dans ces âmes. Dès qu'ils eurent consenti à venir chercher mes instructions à l'église et à recevoir les avis que j'allais leur porter chez eux, tout devint facile. Les superstitions furent moquées ; les esprits forts s'étant laissé battre en plusieurs rencontres ou par mes raisonnements ou par ceux de mes ouvriers, perdirent toute estime. Quant à l'avarice, nous l'employâmes elle-même à vaincre nos avares. Nous leur fîmes comprendre qu'ils calculaient mal, et qu'en dépensant davantage ils gagneraient plus. En chaire, M. le vicaire et moi nous étions prêtres ; hors de là nous étions professeurs d'économie politique, physiciens, astronomes, conteurs, etc., etc. Le directeur des travaux, homme de foi et d'esprit,

un des plus précieux cadeaux que j'aie reçus de Dieu, se fit banquier afin de tuer l'usure. Une opération très-simple sur des terrains achetés pour l'hôpital lui donna la faculté de dégager la plupart des terres, en permettant aux débiteurs de se libérer par des fournitures ou du travail ; et tout le monde gagna, sauf, bien entendu, les détestables usuriers, dont on n'écouta guère les plaintes.

Enfin, mon cher ami, le pays n'est plus reconnaissable, et notre progrès s'étend de jour en jour. Oui, chaque jour, quelque adversaire récalcitrant, quelque vieil ennemi rend les armes. Ils cèdent au bien que la religion leur fait ; ils donnent de véritables exemples de générosité. Un de nos usuriers a restitué à ses victimes, avant de mourir, la moitié de sa richesse mal acquise, et légué le reste aux pauvres dans un testament rendu public par sa volonté, pour la plus grande gloire de Dieu ! Il n'y a presque plus d'ennemis qui ne soient réconciliés. On n'abrège plus, par de mauvais traitements, la vie des vieillards ; les pauvres sont assistés ; nous sommes des gens craignant Dieu. Dans toute maison, riche ou pauvre, quelque image de piété se montre en lieu d'honneur, ombragée du rameau de *Pâques-Fleuries*. L'église se remplit deux fois le dimanche, pour la messe et pour les vêpres. Quand le curé monte en chaire, personne à présent ne quitte le lieu saint. Les

quelques entêtés qui s'obstinent sous le portail payent déjà leur place devant l'autel, et viendront l'occuper un jour; car le respect humain, aujourd'hui, veut que chaque famille ait son banc à l'église. Personne ne meurt plus sans avoir reçu les sacrements.

La génération qui s'élève vaudra mieux encore. Nous avons deux écoles, une de Frères, une de Sœurs; il n'y a pas un petit garçon, pas une petite fille dans la paroisse, qui n'y vienne exactement. Si un père de famille refusait d'envoyer ses enfants à l'école, il serait, suivant l'expression du pays, *montré au doigt*, et appelé *mauvais père*; mot, pour le dire en passant, qui n'avait pas de signification jadis, et qui maintenant serait compris de tout le monde dans toute son énergie. Parmi nos enfants, vous n'en trouverez pas un, en âge de raison, qui ne fût en état de vous dire ce que représente chacun des tableaux de l'église, et les plus petits récitent les commandements de Dieu. Quand un pauvre passe, je vois souvent ces chers enfants lui faire l'aumône, en se recommandant à ses prières. Trois de nos jeunes paysans sont entrés cette année au séminaire; ce sont les premiers depuis soixante ans; mais d'autres les suivront. Vous verrez l'hôpital : il est desservi par une petite congrégation qui s'est formée ici même, qui se recrute dans le village ou dans les environs, qui a déjà essaimé sur plusieurs points du diocèse.

Ces bonnes filles se livrent à toutes sortes d'œuvres de charité : elles gardent les enfants au berceau, font la classe, soignent les malades, ensevelissent les morts et prient pour les vivants, imitatrices tout à la fois de Marthe et de Marie. Leur maison est trop étroite pour le nombre des postulantes. Grand Dieu, qui m'aurait dit que je verrais ces choses ! Et j'ai été assez lâche pour murmurer contre les sacrifices dont elles devaient être le prix!...

Le curé se tut. Je lui serrai les mains en silence, et après avoir promené un regard consolé sur l'humble chambre d'Edmonde, nous allâmes visiter les écoles et l'hôpital. Les détails de cette visite, quoique charmants, allongeraient trop mon récit : je ne les rapporterai point. Ils n'ajoutèrent rien à mon affection pour le vénérable curé, mais ils me le firent admirer davantage. Sa prévoyante charité semblait avoir atteint la limite du possible ; lui seul n'était pas satisfait. Il rêvait d'étendre ses conquêtes, et il me développa ses plans de bataille contre les paroisses voisines. Il voulait que son hôpital devînt un centre où les infirmes seraient recueillis et les malades amenés de dix lieues à la ronde.

— Oui, oui, disait-il, j'enlèverai à nos voisins ces prétendues *non-valeurs*, et je leur enverrai à la place des religieuses qui leur apprendront à

ne plus dédaigner de tels trésors. Ils y sont disposés mieux qu'ils ne le pensent. Du côté où vous m'avez rencontré ce matin, on me hait encore ; mais, de l'autre côté, j'ai déjà des amis. Il faut qu'on m'aime partout, afin d'aimer Celui qui m'envoie... A propos, n'allez pas dire ici qu'on m'a jeté des pierres : quelques-uns de nos jeunes gens ne manqueraient pas de partir dimanche après vêpres pour aller là-bas rendre des coups de poing.

La journée avançait. Je priai le bon curé de me conduire au cimetière, car je voulais prendre congé de lui le lendemain après la messe.

— Oui, me dit-il, venez prier sur la tombe de mes enfants. Venez remercier Dieu d'avoir frappé sur mon cœur comme le fléau frappe sur l'épi, pour faire sortir le grain qui doit nourrir le monde.

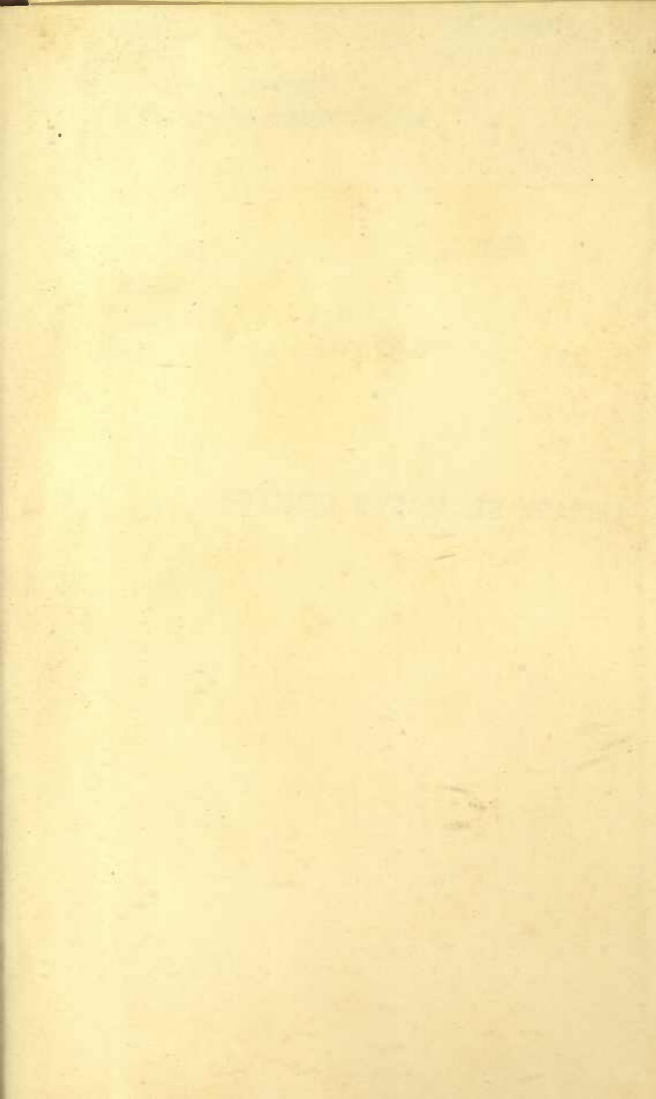
Les deux tombes étaient voisines ; rien ne les distinguait de la foule des autres : une humble croix, sans date, sans nom, s'élevait sur chacune d'elles. La charité du prêtre avait voulu ne laisser place ici-bas qu'en son cœur à ces deux souvenirs.

ne plus d'objets de la sorte. Le seul qui
 nous subsiste de la part de la nature, en ce qui
 nous concerne, c'est la vie. On ne peut
 mourir, du moins, sans la vie. Il faut
 en être sûr, et on ne peut pas l'être
 sans la vie. La vie est la seule chose
 qui nous reste, et c'est la seule chose
 qui nous importe. C'est la seule chose
 qui nous fait vivre, et c'est la seule
 chose qui nous fait mourir.

La vie est la seule chose qui nous
 importe, et c'est la seule chose qui
 nous fait vivre, et c'est la seule chose
 qui nous fait mourir. La vie est la
 seule chose qui nous importe, et c'est
 la seule chose qui nous fait vivre, et
 c'est la seule chose qui nous fait
 mourir. La vie est la seule chose
 qui nous importe, et c'est la seule
 chose qui nous fait vivre, et c'est
 la seule chose qui nous fait mourir.

La vie est la seule chose qui nous
 importe, et c'est la seule chose qui
 nous fait vivre, et c'est la seule chose
 qui nous fait mourir. La vie est la
 seule chose qui nous importe, et c'est
 la seule chose qui nous fait vivre, et
 c'est la seule chose qui nous fait
 mourir. La vie est la seule chose
 qui nous importe, et c'est la seule
 chose qui nous fait vivre, et c'est
 la seule chose qui nous fait mourir.

La vie est la seule chose qui nous
 importe, et c'est la seule chose qui
 nous fait vivre, et c'est la seule chose
 qui nous fait mourir. La vie est la
 seule chose qui nous importe, et c'est
 la seule chose qui nous fait vivre, et
 c'est la seule chose qui nous fait
 mourir. La vie est la seule chose
 qui nous importe, et c'est la seule
 chose qui nous fait vivre, et c'est
 la seule chose qui nous fait mourir.



LIBRARY ST. MARY'S COLLEGE

262.131

122654

C3 64

Chantrel, Joseph

Les Fausses décrétales

262.131

122654

C364

Chantrel, Joseph

Les fausses décrétales

